K.T.: ~~Prends-tu des photos souvent~~? Balades-tu avec ton appareil-photo? tous les jours?

P.G.: Non, je ne me promène pas avec mon appareil-photo sauf quand je fais un projet spécifique. C'est toujurs un projet assez long, sur un an ou deux. Mais ce n'est pas des photos à la sauvette, je ne travaille pas comme ça, la photo de jour en jour. Sur un projet qui m'intéresse, je commence à étudier un peu d'après la lecture, d'après la technique d'autres photos, pour établir ce que je veux faire.

K.T.: En 1971 et 1974 tu a fait deux grands projets, "Les Ouvriers" et "Les Prisons". Peux-tu en parler du premier un peu? Comment est-ce que ça a commencé?

P.G.: C'est un sujet qui m'intéressait. Alors j'ai fait une demande pour une bourse et puis j'ai travaillé à peu près deux ans là-dessus. Pas à temps plein, parce que ce n'est pas possible de travailler tout le temps sur un sujet. Il faut que tu fasses, à un moment donné, un repos, et que tu regardes des photos.

K.T.: "Les Ouvriers" comprenait des photos des gens dans les usines et chez eux. Quels démarches as-tu fait pour avoir accès aux usines?

P.G.: C'était long. À chaque usine ~~que~~ où je rentrais, j'~~avais à demander~~ ai demandé la permission. Des fois je ~~ne~~ l'ai ~~pas~~ eu, verbalement, ~~ou~~ des fois ~~il ne ma l'a pas donnée comme ça et puis j'ai écrit.~~ je devais écrire une lettre. Des fois je n'en recevrais jamais.

Par exemple, le montage des télévisions, chez RCA, ou General Electric, je n'ai pas pu pénétrer. Souvent j'évitais d'avoir des ennuis aussi. Dans le cas des mines en Asbestos, le gouvernment a pris en mains certaines, mais ~~c'~~ d'autres était

des intérêts américaines. Alors pour avoir la permission d'y entrer, il fallait écrire à New-York. Ça m'emmerdait. ~~Donc~~ Je n'ai jamais écrit. Il fallait que tu demandes la permission au voisin pour descendre chez toi.

<u>K.T.:</u> Est-ce que ton projet représente des ouvriers au Québec ou est-ce que c'est plus universel?

<u>P.G.:</u> Tu ne peux pas systématiquement faire tous les corps ouvriers, toutes les usines. On m'a reproché de ne pas avoir tellement de photos de femmes au travail; il y en a des photos de certaines femmes. Mais il y a eu des problèmes à l'époque pour aller dans les endroits où il y avait une forte concentration de femmes au travail. Je n'ai pas pu rentré, déjà quelque chose de révélateur.

<u>K.T.:</u> Il semble que tu connaissais quelques un des ouvriers assez bien parce que vous êtes allé chez eux.

<u>P.G.:</u> Mais superficiellement quand même parce que je ne suis jamais resté très longtemps au même endroit. Certainement, je les ai rencontrés à l'usine, puis j'ai commencé à parler avec eux, ils m'ont donné leurs adresses, puis je suis allé les voir. Ça a ~~fait~~ marché comme ça.

<u>K.T.:</u> Est-ce que c'est des sujets qui ont une côté socio-politique qui t'intéresse?

<u>P.G.:</u> C'est ~~ça~~ ce que je préfère. On le voit par les sujets que je choisis, les ouvriers ou les prisons, ~~par exemple.~~ J'aime bien les photos qui donnent le reflet d'une époque, comme celles du FSA au moment de la crise. Je trouve qu'elles sont importantes. Ça ne veut pas dire que je n'aime pas des photos plus intellectuelles, plus personnelles. Mais je trouve comme définitive pour moi, les photos qui me don-

nent une idée d'une époque à tel moment. Je trouve que ça donne autant d'information qu'un texte sur la même époque. Je crois que le texte est important mais visuellement je comprends mieux ce qui se passait. Lorsque je vois les photos de Hine, je comprends que les enfants qui travaillaient dans les usines sont très jeunes. Je vois les environnements, j'apprend un peu sur les conditions de travail, etc.

K.T.: Ensuite tu as fait le projet sur les prisons. Comment est-ce que ça a commencé?

P.G.: C'est drôle. Ça a commencé justement par quelque chose que je faisais pour Time Canada quand ça existait ici. Je suis parti huit à dix jours en différents prisons. Ça m'a impressionné, ça m'a intéressé. Je voulais en faire quelque chose. Et à ce moment là, j'avais une bourse du Conseil des Arts pour faire quelque chose sur St-Hyacinthe. Alors, je leur ai écrit, je les ai demandé si ça leur faisait rien si je changeais mon sujet. Comme cela leur faisait rien, j'ai continué à travailler au sujet des prisons. Ça m'intéressait parce que je ne connaissais pas du tout les prisons, sauf les prisons militaires. J'ai fait mon service militaire et j'ai été en prison une fois ou deux, mais ça n'a rien avoir.

K.T.: Est-ce que vous avez eu des problèmes pour y entrer?

P.G.: Une fois que j'ai eu la permission, je n'en ai pas eu des problèmes pour entrer. Mais, pour avoir la première permission, c'était dur. C'est des prisons fédérales que j'ai faites, pas des prisons provinciales. Mais j'ai demandé la permission ici au bureau régional. Ils m'ont dit non, je ne pouvais pas entrer. J'ai écrit à Ottawa, j'ai écrit plus haut quoi. Puis ça a pris du temps, des échanges de

lettres, pourquoi je voulais faire ça, etc. Après, ça marchait.

K.T.: Est-ce que les prisonniers t'ont accepté comme photographe? Comment est-ce que tu avais expliqué ce que tu faisais aux prisonniers?

P.G.: Bien, avec les prisonniers, automatiquement, il ~~faut~~ fallait que je demandes la permission s'ils veulent ou s'ils ne veulent pas se faire photographier. Mais il y en a très peu qui ont refusé. Enfin, je les disais ce que je ~~veux~~ voulais faire exactement: comment était l'univers carcerale, mettre l'accent sur les choses qu'on ne connaît pas. J'étais bien reçu en général par les prisonniers.

K.T.: Est-ce qu'ils ont vu le projet final?

P.G.: Bien, ils ont vu. C'est-à-dire, que je leur ai envoyé des photos ~~m, des photos~~ que ~~je leur promette~~ j'avais promis. Des 4x5. Quand le magazine OVO est sorti j'~~envoyais~~ ai envoyé aussi des numéros.

K.T.: Est-ce que ~~vous avez~~ tu as eu des réponses?

P.G.: Oui, j'ai eu quelques lettres.

K.T.: Et comment est-ce qu'ils les trouvaient?

P.G.: Oh, c'était bien positive. Enfin les photos et les articles qu'il y avait dans OVO n'étaient pas contre les prisonniers. Donc leurs réponses étaient positives.

K.T.: Est-ce que ça a changé ta vision envers les prisons après avoir fait le projet?

P.G.: De toute façon je n'en avais pas une vision envers des prisons. J'ai trouvé ça assez dur. Les gens ont fait un

crime vis-à-vis la société; évidemment il faut qu'ils paient d'une façon ou d'une autre; Mais on les enferme pendant un certain temps et c'est tout. Après, on les relâche et il n'y a rien de régler. On les a puni, c'est tout. Peut-être que même ceux qui sont des petits criminels ressortent et deviennent des grands criminels. Je ne suis pas sociologue, ni criminologue, mais il me semble que les prisons, telles qu'elles sont, ne sont pas la bonne réponse.

K.T.: Tu étais membre de G.A.P., le Groupe d'action photographique, et L.A.D.A.P.

P.G.: Oui, G.A.P. en '72 et L.A.D.A.P. en '73, je crois. ~~Puis~~ Des fois c'est difficile de travailler ensemble. ~~Je ne sais pas. Mais surtout~~, Il y avait beaucoup de différences d'âge. Dans G.A.P., il y avait Gabor Szilasi, et ~~il y avait~~ moi, qui ont pas mal un certain âge, et les autres étaient plus jeunes. Donc ils étaient plus disponibles que nous, qui ont une famille. On ne pouvait pas être aussi actifs. De toute façon on n'a pas fait grande chose, on a discuté, c'est tout. Puis on a fait l'exposition sur les petits commerçants.

K.T.: ~~Puis est-ce qu~~ Et avec L.A.D.A.P. c'était la même chose?

P.G.: Ah bien, L.A.D.A.P. il n'y a jamais rien eu. Moi, j'était à deux, trois réunions. C'était juste un regroupement des photographes qui travaillent à la pige. Puis je n'ai jamais été très actif. C'est partie du jour au lendemain, tu vois.

K.T.: Dernièrement tu as fait un grand projet sur la France, ton pays natal. Après vingt-cinq ans au Québec, qu'est-ce que t'incitait à retourner pour photographier la France?

P.G.: J'avais envie de retourner pendant une longue période dans le pays de mon enfance. Ça m'intéressait, surtout qu'il y avait des coins de ce pays que je n'avais jamais visités. Comme la Bretagne, par exemple, et le nord de la France. Qu'est-ce que j'espérais prendre? Je ne sais pas. C'est presque toujours pareil. Quand je pars sur un projet, au départ je ne sais pas trop. Puis dans ce cas c'était un projet un peu vast et il se fait au fur~~e~~ et à mesure.

K.T.: Est-ce que les sentiments, l'atmosphère, correspondaient à tes souvenirs d'enfance?

P.G.: Moi, quand je quittais la France, j'avais vingt ans. Je suis retourné, j'en avais cinquante, combien au fait? Cinquante-deux. Je ne suis pas exigeant, tu vois. Bon, c'est sûr que ça ne correspondait pas exactement à ce que je me figurais, enfin, à mon enfance. Il y avait des moments où c'était brutal, par exemple, ces nouveaux édifices, tout ce béton, cette espèce de ville moderne qui n'est pas drôle, en définitive. Une ville sans rues. C'est peut-être beau parce qu'il n'y a pas de rues; tu es dans un espèce de jardin, dans de l'herbe, mais pour moi, c'est mortel. Je préfère un édifice qui est peut-être moins beau mais où il y a la rue, où il y a la vie. Et puis, bon, qu'est-ce qu'ils font ces gens-là? Ils sont assis au bord de l'eau, et ils ont l'air de s'emmerder. ~~Est-ce qu'ils sont forcément des gens qui ?????~~

K.T.: On voit beaucoup des HLM comme on dit, des hauts logements modernes en France maintenant.

P.G.: Énormément, beaucoup. Enfin dans toutes les grandes villes. Je pense qu'il y avait un problème de logement, qui a été réglé assez rapidement après la guerre. Alors on a construit vite, beaucoup, sans trop penser à l'esthétique. ~~qui n'est pas toujours joli.~~

K.T.: C'est un phénomène que tu n'as pas connu?

P.G.: Non, je n'ai pas connu, non.

K.T.: Est-ce que ça arrivait souvent que tu prenais des photos des choses que tu n'as pas connu dans ton enfance?

P.G.: Oui, des fois. Ces terrains de camping surpeuplés, ces HLM inhumains, ces restaurants américains comme les Macdonalds. ~~Sur~~ Les terrains de camping européens sont impossible. Tu ne peux pas t'isoler dans un coin d'un parc comme ici. ~~par rapport à ce qu'on connaît ici, où tu peux t'isoler, là-bas c'est impossible.~~ Tu as les piquets des uns dans la roue de la voiture de l'autre. On se demande pourquoi les gens vont au bord de l'eau lorsqu'à l'intérieur tu as des endroits splendides où tu pourrais camper d'une façon sauvage. Mais ils ont peur, les gens ont peur du vide ou du calme. Donc ils partent de chez eux et ils vont se regrouper sur un terrain, les uns sur les autres. C'est comme tes HLM, sauf que tu as un peu de soleil en plus.

~~→ INSERT FROM PG 9~~ INSERT FROM PG 9.

K.T.: Quand tu arrivais dans une ville, ou un village, c'était quoi tes démarches vis-à-vis l'endroit?

P.G.: Ça dépendait les jours, parce que quand tu es tout seul pendant un an, il y a des jours où ça marche très bien et il y a des jours où tu est complètement vidé ou abattu. Mais normalement, je faisais le tour du village, de la ville, ou je regardais les journaux locaux et les affiches dans les vitrines pour voir ce qui se passait. ~~Et les affiches dans les vitrines.~~ Ça m'arrivait souvent de rencontrer des gens, de parler avec eux. Puis, de là, tu vois autour. J'ai marché beaucoup, j'ai usé pas mal de souliers.

Il y a souvent des fêtes, des forains qui se déplacent d'un village à l'autre. Alors, chaque village a sa fête qui arrive à un moment de l'année et qui fait hommage au saint patron du village ou de la ville. ~~Alors,~~

les forains suivent ces fêtes et s'installent. Il y a différents jeux, différents manèges, selon l'importance de la ville.

K.T.: Est-ce que tu te sers de certains évènements comme prétexte pour faire de la photo?

P.G.: Oui, quand je les rencontre, oui je m'en sers. Mais dans mon voyage en France je n'ai pas du tout recherché les évènements. Par exemple, il y avait le Festival de Cannes. Si j'aurais été dans la région j'aurais fait des photos, mais il se trouvait, qu'à ce moment-là, j'étais en Bretagne. Alors que j'aurais pu très bien descendre à Cannes, la France n'est pas tellement grand. Mais ça m'intéressait pas.

Donc, j'ai fait des photos en Bretagne. Il y avait une manifestation anti-nucléaire à Plogof où le gouvernement doit installer une usine nucléaire. Puis, j'ai photographié un couple d'amoureux qui était tout à fait en dehors de la manifestation, qui manifestait d'un autre façon.

Je ne tournais pas le dos aux évènements quand ils se présentaient. Bon, il y avait une manifestation d'un mouvement syndical et j'étais à Paris à ce moment-là et j'étais pas loin d'où ça se passait, donc j'ai été voir.

K.T.: A un moment donné, tu parlais du regroupement des gens en France, que Que les français donnent une importance aux d'associations.

P.G.: Dans le nord de la France, oui. C'est un paysage qui est tellement ingrat. La vie est très dure aussi. C'est là où il y a des mines; c'est très industriel. Donc, Le logement n'est pas très chouette, c'est des corons. Donc, il y a

beaucoup de bistros, beaucoup d'associations, beaucoup de fanfares. Je pense que les gens ont un besoin de se regrouper. Ils sont assez, bizarrement, assez joyeux, assez gais. Pourtant, ce n'est pas drôle, dans le nord de la France.

K.T.: Dans la photo avec des majorettes, il me semble que c'est une anomalie en Europe.

P.G.: C'est une chose qui vient de l'Amérique du Nord en définitive. Je le trouve un peu ridicule, alors qu'il y a beaucoup d'autres traditions qu'on aurait pu, être, pas nécessairement développer, mais garder.

La photo était pris avant un concours qui se passait dans cet espace. C'était le matin, puis le concours se passait dans l'après-midi. Donc il y avait différentes majorettes, ou différents corps de majorettes, ou majorets, parce qu'il y en avait des garçons. J'aime bien le cadrage, parce que d'abord ça la situe avec la FR pour la France, dans son coin, plus les deux autres qui sont en train de faire leur gymnastique ou le guignol, je ne sais pas trop. Il y a un petit côté incompréhensible que j'aime bien. Ça pose un point d'interrogation pour moi aussi.

Souvent dans mes photos, quand je les regarde après, les personnages n'ont pas l'air de communiquer. Je ne sais pas si c'est un hasard ou si je le recherche. Je ne sais pas. Je n'en sais rien.